

ROBERT D.  
VALETTE

*de haine  
et  
d'amour*

*msf*

GALLIMARD

*Jeune prose*







**POUR CÉCILE**



Après la guerre, notre société d'affairistes, profondément défaite comme chacun de nous, ne pouvait m'inspirer que mépris et haine. J'en regorgeais. Je vivais d'expédients, de mensonges et de rêves.

Dès l'enfance, j'avais commencé d'éprouver que la fonction essentielle des institutions et des mœurs dans cette société est d'humilier les hommes et leur misère. Patiemment durci pour survivre, j'avais maintenant trop d'orgueil pour ne pas me mépriser moi-même. Je connus ainsi l'extrême malheur qui consiste à partager le mépris dans lequel la société nous tient. Mais, si j'étais vaincu, je n'étais pas soumis. Errant et solitaire, le mépris devint ma passion de vivre. Et par le mensonge, qui m'emprisonnait dans un monde irréel, je tentais désespérément de maintenir mon orgueil. Mais c'était mon ressentiment que je renouvelais, pour le mépriser aussitôt comme

mes autres passions, bien qu'il me dominât comme elles.

L'échec, alors, commença de m'obséder.

A vingt ans, me disais-je, on supporte aisément la misère. A trente ans, je supporterai la médiocrité. Supporterai-je ainsi la honte, à quarante? Et, à cinquante, le crime? Serait-il donc vrai ce mot terrible : « A vingt ans, l'homme est un fou, à trente un raté, à quarante un gredin et à cinquante un criminel »? Mais je ne pouvais me concevoir comme un raté. A trente ans, je serais mort. J'étais privé de tout avenir.

Les yeux secs et l'âme sombre, je tentais de tout marquer d'un mépris qui renouvelait ma douleur. Mais j'étais trop tendre. Des sanglots m'échappaient. Dans l'inaction et le dégoût où je vivais, je ne parvenais à exprimer, parcimonieusement, qu'une rage impuissante d'enfant, avec de faux airs de grande personne :

« Qui, mais qui donc fixera les limites du pire? »

« Nul repos n'est permis dans la misère. Ni le désespoir lui-même. L'espoir fait vivre comme une souffrance fait crier. »

« Rien ne se perd. Il est consolant de voir combien la misère engraisse ses tribuns. »

« Pauvreté n'est pas vice mais tare. Et misère, malédiction. »

« Aux misérables, les gestes de seigneurs. Aux gens riches, les largesses de caissiers. »

« Doués d'un peu de passion, les misérables ont une autre fierté que ceux qui sont repus. »

« Les pauvres ont des plaisirs et des joies. Les riches, des satisfactions et des grands livres. »

« Les puissants cultivent le préjugé de croire que les affamés employeront leur jeune enthousiasme et leur douleur à bien les servir. »

« On connaît mal les défauts d'un homme si on ne l'a pas connu riche et il se connaît mal lui-même s'il ne l'a jamais été. On connaît peu les animaux féroces si on ne les voit vivre que dans des cages. »

« Dans leur confort et leur richesse, les gens riches vivent comme escargots dans leur coquille. Pas plus que ceux-ci, ils ne concevraient d'aller se promener nus, en limaces. »

« Ceux qui souffrent de tout, au moins souffrent de leur bassesse. »

« Comment compenser sa misère ? Les misérables, hélas ! ont de vanité plus que les puissants. Le mépris social est plus méchant chez eux que dans les classes riches de la société où la jouissance du pouvoir calme et équilibre. »

« Les ambitieux sont les plus malheureux de tous les hommes. Ils flattent ceux qui les méprisent : ceux-ci peuvent les servir. Ils méprisent ceux qui les aiment : ceux-ci sont généralement sans pouvoir. »

« La vanité des puissants est d'être bien servis. C'est cette passion que leurs valets flattent, pour se servir d'eux à leur tour. »

*Colère des misérables.* — « Frustrés de tous les biens, nous devons en outre souffrir de notre envie et de notre haine ! »

*Honteuse prière des misérables.* — « Oh ! un peu d'argent, un peu de confort, un peu de puissance pour que je sois préservé de mépriser le mépris que j'en ai. »

Dans notre société, faute d'amitié pour l'homme, le respect commerçant du client pour l'amour du chiffre d'affaires s'institue et se nomme lui-même « respect de l'homme ».

Tous ceux que la misère exclut du corps des clients peuvent juger, à son exacte valeur, ce respect de l'homme. Ils peuvent juger de même cette tolérance fameuse qui s'exprime communément dans la maxime « Des goûts et des couleurs, il ne faut pas discuter » et dans cette autre « Ici on ne fait pas de politique » : souci du commerçant de ne pas mécontenter sa clientèle. Forcément anathèmes, tous les misérables comprennent quelle est cette foi nouvelle, qu'on pourrait nommer foi du client, où les gaspilleurs seront les premiers, où les consommateurs sont soumis aux producteurs industriels, à travers les distributeurs, par le haut clergé de la publicité. Tout sera résolu sur la terre, proclament ces nouveaux croyants, quand le consommateur repu, trônant comme un roi de carnaval sur un tas de détritrus avec la seule passion de le voir s'accroître, chantera qu'il est comblé de plénitude par le commerce et l'industrie.

Comme j'y achoppais moi-même, j'avais compris que notre société, que toute société achoppe à ce problème : « *Comment vivre ensemble sans amour ?* » Dans le social, le juridique, l'économique et surtout le politique, je reconnaissais de très mauvaises réponses à cette question effrayante, qui me faisait haïr toute forme de société. Mais où aurais-je pris de





« Après la guerre, notre société d'affairistes, profondément défaite comme chacun de nous, ne pouvait m'inspirer que mépris et haine. J'en regorgeais. Je vivais d'expédients, de mensonges et de rêves... »

Ainsi débute ce petit livre de Robert Valette, qui va nous faire suivre les étapes d'une dure reconquête spirituelle. Sous forme de récits brefs, d'aphorismes lyriques et parfois de poèmes, un homme s'interroge sans complaisance sur sa situation morale dans notre société. Il donne, sur un ton souvent admirable, le tableau d'un homme à un moment très sombre de sa vie.

Mais cette confession qui commençait par un cri de haine se termine par un hymne d'amour ; car, dit l'auteur : « il y a quelque part quelque chose d'infiniment beau, d'infiniment bon, d'infiniment vrai ». C'est l'espoir le plus enivrant qui s'exprime par ces lignes : « Si Dieu ne peut se voir, Sa Lumière peut être visible, non pas en l'homme, mais à travers l'homme. Aux yeux de celui qui s'est volontairement perdu dans la forêt des hommes, Dieu paraît en l'homme comme le soleil paraît en l'arbre ».

Robert Valette est né en 1922 à Montpellier. Il est marié à Cécile, fille de Paul Eluard, dont il a trois enfants. Son expérience concrète, son expérience morale dans l'industrie est la matière de ce qu'il a déjà écrit et de ce qu'il prépare.

4,50 NF + t. l.  
450 fr.